Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 48

Artikel: Fanny : [suite]
Autor: Collas, Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185984

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

des brebis de Fully Vallais, le jour du 15 Août jour de l'Assomption j'étais dessous le roc de Tzavala dessus ou j'entendais sonné les cloches de la paroisse et je passais mon temps en récitant les chapelets des ermites, je vis une hirondelle qui rantrait dans son nid collé au roc, avec assez de précaution j'ai pu la prendre après avoir entassé assez de pierres dessous vu que j'était dans un endroit privé de bois, ou j'ai trouvé dans son nid trois petits poussins, je me suis amusé avec cette hirondelle pendant un bon moment sans lui faire aucun mal, une idée m'a pris de lui faire une marque pour savoir si je l'aurait revue avant qu'il soit morte, j'avais aucune chose pour lui faire une marque, j'ai tiré un peu de fil de fer jaune qu'il y avait au crédo de mon chapelet que je lui ait entortillez soigneusement autour de la jambe droite, et je lui ai coupé le premier griffou du pied gauche, et je l'ai lachée en lui disant je voudrais te revoir avant que tu meurt. L'année mil huit cent huitante, le 15 Août, la nuit de l'Assomption, j'étais dans mon lit à Curitiba Province du Panama Brésil, j'ai entendu le bruit d'un oiseau qui vollait par dessus mon lit, je me pensais que c'était un sauve souris enfin je me suis endormis ; quand je me suis levé le matin, je trouve une hirondelle morte devant ma fenêtre, alors je l'ai prise et examinée, et en la examinant bien je lui ai vu un fil de fer jaune à la jambe, ça m'a rappelé que j'avait mis une marque pareille à une hirondelle en mil huit cent cinquante, je crois que c'est vraiment la même et voilà trante ans de vie, pourtant il était déjà un peu vieille il était déjà mère, voila ce que s'est que ce servir du benit des ermites.

Je vous prie, M. l'imprimeur de l'Almanach de Berne et Vevey d'ajouter cet anecdote dans votre Almanach de mil huit cent quatre vingt un et de me faire le plaisir de men envoyer un par contre rembour à l'adresse de Jean Louis Caillet à Curitiba Province de Panama.

En attendant le plaisir d'avoir de vos bonnes nouvelles d'avoir la réception dont je vous demande, recevez M. mes respect les plus empressez.

JEAN LOUIS CAILLET
age de cinquante ans.

Fanny.

Elle se tut quelques instants, puis reprit :

— Ce n'est pas tout. Ils vont partir et ils ne veulent pas que je les accompagne. M. de Londe doit aller bien loin pour se relever du désastre qui le frappe et il ne veut pas me faire partager les rudes épreuves qui l'attendent, comme s'il ne m'était pas plus doux de m'associer à toutes leurs souffrances que de vivre loin de ceux que j'aime ! Ma sœur s'était habituée à se reposer sur moi de mille choses dont sa santé ne lui permettait pas de s'occuper. Sont-ils sûrs que mon absence ne laissera pas un vide parmi eux ? Et ma petite Blanche que j'aime tant et dont l'affection m'est si chère, faudra-t-il renoncer à la voir ? Tenez, mon cœur se brise à cette pensée. Qu'est-ce donc, à côté de cette douleur, que la perspective des privations et du travail ?

— Les privations, le travail, mais n'êtes-vous pas riche ?

— Je ne possède rien.

— Vous avez sans doute mis votre fortune dans l'industrie de votre beau-frère et vous avez été entraînée dans son désastre ?

Elle protesta énergiquement contre cette idée, qui lui semblait injurieuse pour la loyauté de de Londe. Mais alors comment expliquer sa pauvreté ? Je ne pus obtenir aucun éclaircissement. Je soupçonnais, sans que rien dans ses réponses vînt à l'appui de cette idée, un sacrifice d'admirable désintéressement. Et j'avais pu supposer qu'elle obéissait à de vulgaires calculs d'avarice ! J'étais attendri jusqu'au fond du cœur. L'idée que j'allais jouer un rôle dans le malheur qui la frappait me navrait, et je retrouvais en moi plus vifs que jamais les sentiments dont l'expression avait autrefois été si mal accueillie par elle.

— Mademoiselle Fanny, lui dis-je, il y a bien longtemps que je vous ai dit que j'avais pour vous autant d'affection que d'estime ; le temps a passé, j'ai parcouru bien des pays et vous êtes restée pour moi ce que vous étiez alors ; votre souvenir m'a suivi partout, partout j'ai eu votre image devant les yeux. Celui qui ne vous paraissait pas digne de vous a moins de titres encore qu'alors au bonheur de vous posséder, mais au moins il peut vous offrir un dévouement à toute épreuve. Si vous daigniez l'accepter, vous me rendriez le plus heureux des hommes.

Je m'étais approché d'elle, j'attendais anxieusement sa réponse, qu'elle me fit attendre quelques instants. Son visage, qui, à mes premières paroles, avait paru s'éclaircir, se rembrunit tout à coup.

— Monsieur Henri, me dit-elle, je vous remercie ; mais en acceptant l'honneur que vous me faites, je croirais m'en rendre indigne. Une fille pauvre doit savoir fièrement porter sa pauvreté. Je ne veux pas qu'un jour vous puissiez m'accuser d'avoir fait un mariage d'argent et d'avoir accepté par calcul la main que vous m'offriez par commisération.

Cette réponse fut formulée d'une voix ferme et assurée.

— Dois-je croire, lui dis-je tristement, que c'est un arrêt sans appel ?

— Rien ne pourra me faire changer d'avis.

— Ainsi vous me repoussez aujourd'hui comme vous m'avez repoussé autrefois. Je suis bien malheureux !

Le bruit des feuilles froissées derrière nous nous fit retourner en ce moment ; nous vîmes Mme de Londe qui assistait à la fin de l'entretien.

— Monsieur Henri, dit-elle, vous avez demandé la main de ma sœur, il y a quelques années ?

— Vous ne le saviez donc pas ?

— J'aurais dû le deviner, si javais été plus clairvoyante ; mais j'ai été la dupe de son dévouement. Bien des circonstances auxquelles je n'avais pas alors prêté assez d'attention s'éclairent aujourd'hui pour moi, il faut que vous les connaissiez.

— Berthe, tais-toi ! dit sa sœur d'une voix suppliante.

— Non, je parlerai. Monsieur Henri, n'est-ce pas la veille de votre départ que vous lui avez adressé votre demande ?

— En effet.

— Eh bien ! je sais pourquoi elle vous a répondu par un refus. Fanny valait mieux que moi, elle avait des qualités qui me manquaient tout à fait ; et cependant c'était moi que notre pauvre mère préférait. Je flattais davantage son orgueil, j'avais dans le monde des succès que ma sœur dédaignait ; elle était le bon ange du foyer, toujours douce et dévouée, elle acceptait sans jalousie, sans murmure le rôle un peu effacé qu'on lui faisait et s'habituait à m'attribuer une supériorité à laquelle je n'avais aucun droit. Un parti brillant, inespéré, se présenta pour moi. Ma mère le prit vivement à cœur, ce fut pour elle un rêve qui l'obsédait, une idée fixe à laquelle elle ne pouvait renoncer, mais il y avait un obstacle : M. de Londe était dans les affaires et ma dot était bien faible ; Fanny m'offrit la sienne.

— Prends-la, me dit-elle, qu'en ferais-je ? je ne me marierai jamais. Je n'ai pas, comme toi, tout ce qu'il faut pour plaire. Plus tard, si je survis à notre mère, j'irai, demeurer chez toi, j'aurai tout le bonheur auquel je puis aspirer.

Elle fut pressante, éloquente même ; à l'entendre, c'était elle qui devait m'être reconnaissante, elle fut ingénieuse dans le

choix de ses arguments, elle savait trouver dans son cœur des accents irrésistibles; notre mère joignit ses instances aux siennes ; je cédai. Je fis plus : je me laissai arracher par elle l'engagement solennel que jamais je ne révélerais à mon mari le généreux sacrifice qu'elle me faisait.

Depuis qu'elle vit sous notre toit, elle n'a cessé de nous combler des témoignages de son devouement; elle a été pour nous un puissant élément de bonheur, et jamais elle n'a laissé échapper le secret de ses regrets.

Elle en avait cependant, car elle aimait l'honnête homme dont, jeune fille sans dot, elle avait refusé la main.

— Berthe, de grâce ! répéta Fanny.

Sa sœur ne parut pas entendre son interruption et reprit :

(La fin au prochain numéro).

— Quelle musique jouez-vous, Mademoiselle, demandait quelqu'un à une jeune fille qui tapotait sur le piano, est-ce du Mendelssohn ou du Beethoven ?

— Oh non, Monsieur, c'est de la musique de Spiess, successeur d'Hoffmann.

On causait de Mlle G..., que M. A... courtise dans les formes.

— Il est bien laid, objectait l'un.

— Oui, mais il a de l'argent, rispotait l'autre.

— Alors, soyez tranquilles, s'écrie Mme S..., elle s'en laissera *conter*.

Un monsieur, bien connu pour un marcheur infatigable, et allant toujours très-vite à ses affaires, est interpellé, sur la place St-François, par un cocher de fiacre :

— Monsieur veut-il un fiacre ?...

— Merci, je suis pressé.

Deux jeunes mariés sont partis pour l'Italie, faire leur tour de noce. A peine sont-ils arrivés à leur première étape, qu'ils reçoivent une dépêche leur apprenant que la mère de l'épouse vient de mourir subitement. Nos voyageurs rebroussent brusquement et viennent rendre les derniers devoirs à leur parente. Le gendre fit mettre sur la tombe cette simple inscription : *A la meilleure des belles-mères.*

Un naturel d'Ouchy, qui a le défaut d'être un peu curieux, avise un étranger qui se promène sur le quai en attendant l'arrivée du bateau, et ne pouvant résister à son désir de tout savoir, il engage la conversation :

— Mossieu est allemand ?

— Yes.

— Ah ! pardon, je me trompe, vous êtes Anglais ?

— Ia ! !

— Mais... je commence à croire que vous vous moquez de moi ?...

— Oui.

L'armnistice venant d'être signé à la fin de janvier 1871, un Parisien court, tout inquiet, à sa maison de campagne d'Argenteuil.

Dans la cour, une dizaine de gaillards, blonds et casqués, chargent des caisses pleines de meubles sur un camion de chemin de fer.

— Mais c'est mon mobilier que vous emportez-là ! dit l'infortuné propriétaire.

— Ia !... ia, ia !

— Au moins, laissez-moi mon piano. J'ai des raisons très particulières pour y tenir.

— Attressez-vous au zergent qui être dans la guisine.

Le sergent était un homme très poli.

— Gu'est-ce que tésire le monsié !

— Mon piano ! laissez-moi mon piano !

— Attendez... — Et il feuillette longuement un immense registre. Puis il reprend. Dropdard réglamer le biano ; il être insgrit pour Tusseldorf !

La solution du problème précédent a été donnée par 130 abonnés. — La prime est échue à M. Daniel Dubosson, à Yens.

Problème.—Un maladroit, traversant la place du Marché, met le pied dans un panier d'œufs et le renverse. La paysanne à qui il appartient exige qu'on lui paie sa marchandise. — Combien aviez-vous d'œufs dans votre panier ! demande le passant. — Si je les compte 2 par 2, répond-elle, ou 3 par 3, ou 4 par 4, ou 5 par 5, il m'en reste toujours 1 ; 6 par 6, c'est la même chose ; mais 7 par 7, il ne m'en reste point. On demande combien il y avait d'œufs dans le panier.

Prime : 3e série des Causeries.

THÉATRE.— Le programme du spectacle de demain, 20 courant, attirera sans doute une foule désireuse d'assister au drame si émouvant d'Eugène Sue, tiré de la légende du **Juif Errant**, qui a eu dans le temps un succès universel par le roman du même auteur. — Les bureaux s'ouvriront à 7 h. et le rideau se lèvera à 7 1/2. — Admission des billets du dimanche.

Pour paraître fin Décembre :

2me édition

VOYAGE DE FAVEY ET GROGNUZ

Augmenté de nouvelles vignettes et de *nombreux détails amusants* sur le séjour de ces deux compatriotes dans la grande capitale. Il suffit de citer les sujets suivants : *Aux Invalides ; — Projet de voyage en ballon ; — Altercation de Favey avec un cocher de fiacre ; — Réflexions des deux voyageurs devant les couveuses artificielles ; — Aux bains ; — A l'opéra ; — Mmes Favey et Grognuz à la gare*, etc., etc.

Prix pour les souscripteurs : 1 *franc*. Les demandes peuvent être adressées par écrit au bureau du *Conteur Vaudois*.

COSTUMES ET TRAVESTISSEMENTS

Entreprise pour théâtres, cortèges historiques et tableaux vivants.

Vente de galons or et argent et ornements pour costumes.

Chez M. REGAMEY, 33, rue de Bourg, 33.